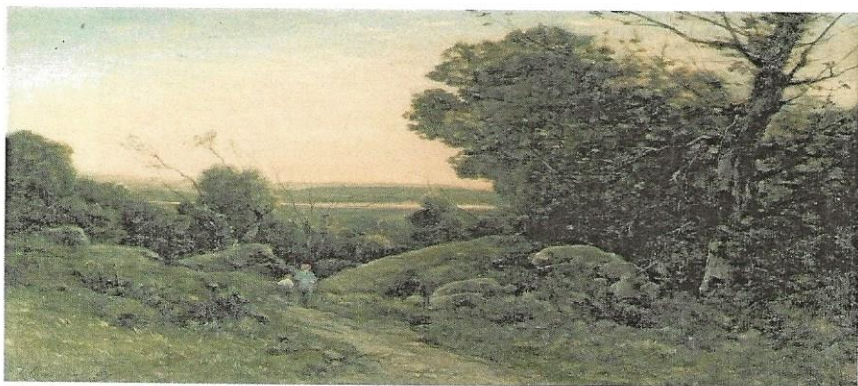


L'Écho de Joigny

Bulletin de l'Association Culturelle et
d'Études de Joigny



152

152 Henri-Joseph HARPIGNIES (1819-1916)
"Paysans au milieu des rochers"
Huile sur toile.
Signée en bas à gauche.
Datée 1892 en bas à gauche.
53 x 85 cm.

A propos de l'Écho de Joigny

L'avis de nos lecteurs

Les administrateurs de l'ACEJ ont souhaité connaître les souhaits des adhérents et lecteurs de L'Écho de Joigny.

Trois séries de questions ont été posées. Nous avons reçu 44 réponses.

1 - L'orientation des articles

L'histoire en général est très demandée, avec une forte prééminence pour la période qui court du Moyen-Age à la période contemporaine (100 % des réponses). La préhistoire et l'Antiquité sont tout de même souhaitées par un quart de nos lecteurs.

Presque tous les thèmes proposés sont prisés par nos lecteurs (histoire économique : artisanat, agriculture, industries, histoire politique, histoire religieuse, histoire militaire (guerre et occupations), histoire sociale. Trois d'entre eux montrent moins d'intérêt à l'histoire religieuse. Deux lecteurs souhaitent une ouverture vers la généalogie.

Des articles sur la géographie, la faune et la flore et l'écologie sont demandés par plus de la moitié de nos lecteurs, la géologie par 18 % d'entre eux.

L'ethnographie et les traditions populaires sont plébiscités dans les trois quarts des réponses. La toponymie, les associations locales, les sports et loisirs, le tourisme et la gastronomie locale, les faits divers intéressent nettement moins (18 % des réponses).

Au contraire, la création artistique et patrimoine culturel (peinture, sculpture, architecture, musique, littérature) sont appréciés par presque tous nos lecteurs (91%), tandis que la sociologie et la psychologie sont délaissés (9%).

Enfin, les demandes sont très nombreuses sur les personnalités locales (90%).

2 - Le cadre géographique des articles

L'immense majorité de nos lecteurs souhaitent que « L'Écho de Joigny » évoque Joigny et le Jovinien, mais 25 % sont intéressés par l'ensemble du département de l'Yonne.

3 - La forme

Sur la forme, il nous est demandé de publier davantage d'illustrations par 18 % de nos lecteurs.

Ajoutons qu'un lecteur nous a communiqué un article dont l'intérêt n'échappera à personne.

Plusieurs lecteurs sont intéressés par tout ce que nous publions sans manifester de préférences.

Enfin, nous avons reçu des remarques qui ne relèvent pas des questions posées et des réponses proposées : « Arrêtez avec l'art macabre », par exemple.

Bien sûr, nous ferons de nos mieux pour satisfaire nos lecteurs. Merci à tous ceux qui ont répondu.

Henri Harpignies

Le maître des lumières grises sur les verdure

par Jean-Pierre Reynord

Enfance et jeunesse

Henri Joseph Harpignies naît à Valenciennes le 24 juillet 1819,. Son père, Henri Ghislain Joseph Harpignies est né à Mons, en Belgique, en 1790, et sa mère, Adèle Gertrude Léquimé, à Bruxelles en 1796.

De tradition, la famille Harpignies appartient à l'industrie et au négoce. Le père du futur peintre, associé à son frère Joseph, dirigent une entreprise de « roulage accéléré à Valenciennes-Paris et retour » (le chemin de fer n'est pas encore en service), une fabrique de sucre à Famars et une brasserie. C'est donc dans une famille bourgeoise aisée que s'écoule la jeunesse de Henri Joseph Harpignies. A 4 ans, il se souvient avoir crayonné le portrait d'un grand chien.

Vers 1830, au collège municipal de Valenciennes, Harpignies fait des études médiocres, mais remporte les prix de dessin et de géographie et reçoit des leçons de musique. A l'instar d'Ingres et Delacroix, il est un remarquable violoncelliste qui ne connaît pas de joie plus grande que de jouer dans un quatuor ou de tenir une place de soliste dans un orchestre de chambre et qui affectionne particulièrement Beethoven. Son père, homme de goût, cultivé et bien inspiré, recommande au sous-principal du collège de faire donner à son fils des cours de musique supplémentaires, mais le penchant pour le dessin prend le dessus. Dès lors, il consacre la majeure partie de ses récréations et loisirs aux croquis d'après nature. Harpignies écrit dans son journal « Le bourdon est là qui gratte ».

Toutefois, son père envoie son fils aux forges de Denain, où la famille a des intérêts, puis à la comptabilité de la sucrerie où il copie des lettres et enregistre les commandes et ensuite comme représentant de commerce. En 1838, Harpignies voyage pendant 2 mois à travers la France en compagnie d'un ami de son père, grand amateur d'art, le docteur

Lachèze. Celui-ci, revenant d'Égypte connaît bien le peintre orientaliste Prosper Maribat (1811-1847). Au cours de ce périple artistique, ils visitent Orléans, Tours, La Rochelle, Bordeaux, Pau, Toulouse, Montpellier, Marseille, Toulon et Lyon. Harpignies père ne peut s'opposer davantage à la vocation de son fils.

Les premiers pas de l'artiste

En 1846, son père lui fournit les moyens matériels pour que Harpignies s'installe à Paris et devienne professionnel. Il a déjà 27 ans, c'est tard. Le docteur Lachèze le présente au paysagiste Jean Achard (1807-1884). Cet excellent aquarelliste et graveur a pour mission secrète de dire franchement au bout d'un laps de temps convenu si le peintre débutant a un avenir en tant que professionnel.

A partir de 1846, les années sont bien remplies. Il fait preuve d'une telle passion, d'un tel acharnement au travail qu'au bout de 2 ans il peut être « lâché ». Achard et Harpignies sont inséparables.

En 1847, les deux hommes se rendent à Lyon puis à Optevoz et Crémieux où ils rencontrent Paul Flandrin (1811-1902). Harpignies éprouve une grande admiration pour ce peintre classique. Il fait également la connaissance d'Auguste Ravier (1814-1895), un maître de la lumière, grand coloriste, qui produira des œuvres à la limite de l'abstraction. Corot dira de lui : « Il m'a sorti de la boue ». Sur les conseils d'Achard, Harpignies publie un recueil de 13 eaux-fortes chez Binois de l'Épine, à Valenciennes.

L'année suivante, en mai et juin, Harpignies visite l'Allemagne : Cologne, Mayence, Baden-Baden où réside Lachèze. « Achard vint m'accompagner au chemin de fer du nord. En me disant adieu, il m'adressa ces mots : je vous ai enseigné ce que je pouvais, je vous crois organisé, allez voir Rome avant de rentrer en France, ça vous fera du bien. Ce projet m'allait droit au cœur. » (Journal intime d'Harpignies). « Mon père me donna son adhésion accompagné de 600 francs. Me voilà heureux, la campagne romaine a été mon guide pendant toute ma carrière. » Il fréquente la Villa Médicis et fait la connaissance de nombreux peintres, sculpteurs et architectes : Eugène Guillaume (1822-1905), Charles Garnier (1825-1898), Jean-Joseph Perraud (1819-1876), William Bouguereau (1825-1905), Paul Baudry (1828-1886). Ses premières aquarelles, de composition très classique, sont caractérisées par leur intensité.

La carrière d'aquarelliste d'Harpignies se comprend, dans le contexte sans précédent de cette technique importée d'Angleterre, dans le milieu artistique français de la seconde moitié du XIXe siècle. L'artiste lui

doit son renom plus qu'à ses huiles. Eugène Boudin (1824-1898), aquarelliste majeur, déclare prendre des leçons avec le maître : « Je vais chez Harpignies qui doit me donner quelques bonnes notions. » (lettre d'Eugène Boudin à Ferdinand Martin en 1869).

Sa réputation d'aquarelliste gagne l'Angleterre. James Abbott McNeill Whistler (1834-1903), grand impressionniste, l'invite à présenter ses œuvres au Royal Institute de Londres. Dans ses aquarelles, Harpignies se sert uniquement de la blancheur du papier et n'utilise jamais de gouache blanche pour la lumière. Il reste fidèle à une pratique puriste et académique, dont se moquera plus tard le grand pointilliste Paul Signac (1863-1935) qui parlera de « religion aquarelliste ». Dans les années 1860, Jean-Baptiste Camille Corot (1796-1875) et Théodore Rousseau (1812-1867) sont les 2 paysagistes les plus importants pour la peinture à l'huile, Harpignies occupe ce rang avec l'aquarelle.

En 1851, il retourne en Italie, en mai à l'Ariccia chez le père Martinelli, en juin à Velletri. « J'avais éprouvé une grande sensation en voyant la chaîne des Pyrénées, et bien en sortant de Velletri j'ai éprouvé une sensation encore plus forte. Jamais par une matinée splendide, je n'oublierai ce spectacle grandiose. » (Journal d'Harpignies)

L'année suivante, après un séjour en Italie en mars, il retrouve sa famille à Famars, via Lyon. Il visite Aulnay, Valenciennes et Montigny-sur-Roc, en Belgique. Après avoir exposé à Douai en novembre, il installe son atelier à Paris, 47, rue Saint-André-des-Arts. Il fréquente le grand peintre « pompier » Jean Léon Gérôme (1824-1904) au café de Fleurus. Les deux peintres s'apprécient, malgré une sensibilité artistique différente.

L'aquarelliste

En 1853, Harpignies découvre la Nièvre où il rencontre un autre spécialiste de l'aquarelle, Johan Barthold Jongkind (1819-1891). Ce dernier, avec Boudin, tous deux grands pré-impressionnistes, sont les maîtres du jeune Claude Monet (1840-1926). Harpignies séjourne d'abord à Plagny, près de Nevers, et entre par l'intermédiaire du sénateur Dumas dans la maison Oudinot pour participer à un travail de photographie artistique. Il fait alors un premier envoi au Salon, il y sera présent jusqu'en 1912. Son tableau, « Une vue de Capri » (médiocre à son goût) attire l'attention d'un dentiste, Pierre Miquet, qui s'en sert comme paravent.

A cette époque, Antoine Chintreuil (1814-1873), qui joue un rôle important dans l'histoire du paysage naturaliste, notamment par sa sensibilité aux variations de la lumière, se trouve en grande difficulté. Ses

longues séances par temps humide et brouillard épais au bord de l'eau et à toutes heures ont eu raison de sa santé. Compatissant, Harpignies lui offre un tableau, suivi par d'autres confrères. Cette œuvre, des enfants sortant de l'école et pissant le long d'un mur, au titre révélateur, « Les petits ruisseaux font les grandes rivières », a un franc succès en salle des ventes. Harpignies présent à l'exposition de son tableau écrit : « J'étais tout fier de voir une œuvre de moi placée correctement aux yeux du public, quand un grand monsieur vint me frapper sur l'épaule en me disant « C'est vous qu'on appelle Harpignies ? - Oui, répondis-je étonné. - Et bien, continuez comme cela, je vous prédis que ce sera bien pour vous. » C'est Constant Troyon (1810-1865), le célèbre peintre animalier. Harpignies peint donc pendant plusieurs années des tableaux avec des figures d'enfants qui font presque de lui un peintre de genre gracieux.

C'est peut-être à l'occasion de la vente au profit de Chintreuil, ami et élève de Corot qu'Harpignies fait la connaissance du grand maître. Son admiration pour celui-ci ne fit que croître au fil du temps.

En 1854, il séjourne à Marly et en forêt de Fontainebleau (influencé par Troyon, familier des lieux), voyage qu'il renouvellera l'année suivante. Harpignies habite Paris, 12, rue du Regard. Il reçoit une mention honorable à la suite d'une exposition de gravure pour la Maison Oudinot, et visite la région de Nevers.

En 1856-1857, il fait partie des artistes qui se réunissent autour de François Louis Français (1814-1897), un autre maître important du paysage et disciple de Corot. Ils se rendent à plusieurs reprises aux Vaux-de-Cernay, en Seine-et-Oise. Il y fait la connaissance du peintre Émile Lambinet (1815-1877), bien connu des Versaillais. A Salon, il expose « Sauve qui peut », un paysage avec figures, représentant des petits maraudeurs surpris par le garde champêtre.

En 1858, il peint les bords de Seine à Marly, puis séjourne à Queunoche (Haut de Seine) et dans la région de Vesoul. Il évolue dans le milieu que fréquentent Corot et Français et retrouve Paul Flandrin. A leur contact, son style se modifie. Une certaine unité de ton apparaît dans ses huiles. La critique lui reproche de « tourner au gris », mais trouve beaucoup de franchise, d'originalité et de caractère dans ses paysages.

L'année suivante, il séjourne de nouveau dans la Nièvre. La situation financière de sa famille n'est plus aussi florissante. La fabrique de Famars est en difficulté et l'entreprise de roulage subit la concurrence du train. On pense même à fonder un nouvel établissement dans la Nièvre (Gazette des Beaux-Arts). C'est probablement une des raisons qui explique l'installation d'Harpignies dans cette région.

En 1860, il séjourne à Plagny, accompagné d'Auguste Toulmouche

(1829-1890), cet artiste fort apprécié à l'époque peint avec une très grande précision et devient un spécialiste des boudoirs et des salons élégants et douillets. Harpignies envoie un paysage en salle des ventes en faveur de Jongkind, nouvelle générosité.

L'année suivante, il voyage dans les Pyrénées pour le compte d'un éditeur, séjourne à Plagny et Famars.

En 1862, il expose à Londres, Moulins et Nantes.

En 1863, il a 44 ans et décide de mettre fin à son célibat en épousant Marguerite Ventillard, née à Moncel-sur-Seille et rencontrée à un bal de l'opéra. Pour Léonce Bénédict, le conservateur du musée national du Luxembourg, « Ce ne fut pas, hélas, la meilleure inspiration de sa carrière. »



La Promenade des Anglais
Aquarelle, 18,5 x 27 cm - 1887

Harpignies, le Salon et les autres expositions

En 1863, Harpignies envoie 4 œuvres au Salon. Il obtient une mention honorable pour la première, les trois autres sont refusées par le jury. Il en est tellement froissé qu'il détruit son tableau « Canards sauvages ».

En 1864, il expose au Salon, puis à Rouen.

En 1866, il expose 3 tableaux : « Un soir, souvenir de la campagne de Rome », « Le Vésuve » et une « Vue prise de Sorrente ». Les deux dernières œuvres sont acquises par l'État. La critique est très élogieuse à son égard et il obtient sa première médaille.

Il reçoit une deuxième médaille en 1868 et une troisième l'année suivante. Dorénavant, Harpignies est dispensé du passage devant le jury et expose librement. Il envoie « Souvenir de la Meurthe le matin ».

En 1870, Harpignies donne à Auguste Grasset une aquarelle, « Environs de Chevenon », près de Nevers, pour le musée de Varzy. Le 19 juillet, la France déclare la guerre à la Prusse et il sert dans la Garde nationale, à Hérisson. Il expose « Vue prise à Montréal (Yonne) ».

« Ruines du château d'Hérisson » est exposé en 1872 (Musée Fabre, à Montpellier) ainsi que « Le Saut du loup » en 1873. (Musée de Cambrai). 1875 commence tristement : la mort de Corot l'affecte profondément. Il est présent à ses obsèques. Puis il expose « La vallée de l'Aumance ». Ce tableau, acquis par l'État, est donné au musée de Besançon. Il est fait chevalier de la Légion d'honneur.

En 1878, Harpignies, après un séjour à Hérisson, découvre Saint-Privé (Yonne). Son tableau, « Le vieux noyer », acquis par l'État, est donné au musée de Valenciennes. Il donne sa deuxième œuvre, « Le Colisée de Rome », au musée du Luxembourg ; elle se trouve actuellement au musée d'Orsay. En homme avisé, il vend 30 tableaux et 40 aquarelles à l'Hôtel Drouot. Un succès complet.

En 1880, il expose « Retour de chasse » et « Effet du soir ». Il réalise « Après l'orage », un panneau décoratif pour l'escalier du Sénat, exécuté en tapisserie à la manufacture des Gobelins.

L'année suivante, il expose « Victimes de l'hiver », « Vallée du Loing » et « La Loire à Nevers » et en 1882, hors concours, il présente « La Loire », acquis par la ville de Paris, et « Les bords du Loing », acheté par l'État. En 1883, il expose « Victimes de l'hiver », « Vallée du Loing » et « La Loire à Nevers ».

Il expose à Nice en 1884, et participe à l'exposition nationale au Palais des Champs-Élysées. Il est promu officier de la Légion d'honneur.

Au Salon, il présente « Le Loing », « Vue prise dans les bois de la Trémellerie », « Lever de lune » (ce dernier tableau est acquis par l'État et se trouve au musée d'Orsay) et enfin « Vallée de l'Aumance », réservé par le Louvre. La mort de son maître vénéré Achard, le 6 octobre, l'affecte profondément. Il expose en 1885 « La Loire à Briare » (Loiret) et « La ferme de la cour Chaillot » (Yonne). En 1886, il est présent au Salon des Amis des Arts de Reims, et à celui de Bordeaux. La ville lui achète « Les bords de Seine à Suresnes ». Il expose au Salon « Solitude ».

L'année suivante, il présente au Salon « Un torrent dans le Var » et « Prairie, effet du matin » (hors concours). En 1889, Harpignies participe à l'Exposition Universelle avec une dizaine d'œuvres. Il est hors concours, étant membre du jury. Au Salon, il expose en 1890 « Crépuscule, souvenir de l'Allier » et « Prairie, effet de soleil » et en 1891 « L'aurore, le couchant ». « La Loire », exposée en 1894, suscite une critique élogieuse.

1897 est une année faste. Il présente « Solitude, bord du Rhône » et obtient au Salon la Grande Médaille d'Honneur. Un banquet en son honneur est organisé par Antoine Guillemet (1842-1918 à Valenciennes, qui le reçoit officiellement. (Ce grand peintre naturaliste, aux coloris vigoureux, élève de Corot, était l'ami des impressionnistes et de Zola. Il a posé pour Monet et il apparaît debout derrière Berthe Morisot sur le tableau de Manet « Le balcon ». Il fut parrain de Rachel, la fille de Pissaro. Maître de Cézanne, il fait admettre celui-ci au Salon de 1882). Mais il se présente sans succès à l'Institut, au fauteuil laissé vacant à la mort de son ami Français (1814-1897).

En 1898-1899, il expose « Matinée dans le Dauphiné » et « Le Teverone, souvenir d'Italie ». En 1900, il participe à l'Exposition Universelle avec 8 tableaux et reçoit le Grand Prix. Il expose au Salon « Oliviers et chênes verts à Beaulieu ».

A la vente de la collection Charles Bériot, à l'Hôtel Drouot, en 1901, figurent 19 toiles et 4 aquarelles de Harpignies. Ses œuvres sont très disputées, le succès est complet. Au Salon, il expose « Une tête de chien » et « Souvenir de Menton ». Il est nommé commandeur dans l'ordre de la Légion d'honneur. L'année suivante, Harpignies expose « Souvenir d'Antibes » et « Un aulne près d'Hérisson ».

En 1903, à Saint-Privé, il est au chevet de sa femme qui décède en septembre. Toujours en contact avec son vieux camarade Félix Ziem et d'autres peintres importants, tels Ernest Hébert, Antoine Guillemet ou Carolus-Duran (Charles Auguste Émile Durant). Il offre « L'école buissonnière », dessin au fusain de 1863, à sa maîtresse, Gabrielle Maireau. Au Salon, il présente « Fin de l'été, environs d'Hérisson » et

« Bords de l'Allier ». En 1906, il donne 23 dessins au Palais des Beaux-Arts de Paris.

En 1911, Harpignies est fait grand officier dans l'Ordre de la Légion d'honneur. Il reçoit la croix des mains de Dujardin Beaumets, secrétaire général des Beaux-Arts. Il expose au Salon pour la dernière fois en 1912, l'année de ses 93 ans. En 1914, il est présent à la galerie Chainé et Simonson. Très productif dans sa longue vie, il place aussi des aquarelles anciennes dont certaines remontent à 1875.

En 1916, il envoie une lettre de remerciement à Zoubaloff qui a fait don d'une partie de ses tableaux à des musées, notamment au Petit-Palais.

Le professeur

Harpignies donne aux enfants d'une grande famille de Montmorency des leçons de dessin qui lui sont payées un louis chacune. C'est probablement ainsi qu'il est introduit dans la grande bourgeoisie où sa bonne humeur, ses manières affables, son éducation et son physique agréable sont très appréciés. C'en est fini de sa situation souvent précaire, il connaît désormais une certaine aisance. Il consacre une partie de son temps à l'enseignement.

Sa bonté bien connue le conduit à intercéder auprès de l'administration pour ses élèves. Il écrit au directeur des Beaux-Arts, Charles Blanc, en 1872 : « Je serais très heureux, Monsieur, et vous serais très obligé si vous pouviez passer l'œuvre de Monsieur Merlot au nombre des achats faits par l'administration. »

Il écrit, en 1875 : « Mon travail interrompu par mes leçons à la maison et en ville, c'est tuant. » Qu'il est lourd, le poids des leçons à des débutants. Certains sont des mondains, d'autres de vrais rapins.

En 1884, à Paris, 14, rue de l'Abbaye, il ouvre un atelier de 25 élèves qu'il visite le vendredi. A partir de 1885, il trouve ses élèves les plus riches et les plus fidèles, en particulier la princesse d'Aremberg qui possède une superbe villa à Beaulieu. A son grand amusement, ses élèves le surnomment « le vieux chêne ».

Il peint « Les artistes au travail » et le dédicace : « A une charmante élève madame Malfilatu en lui disant au revoir ». (mai 1899)

L'infatigable voyageur

Il passe une partie de l'année 1864 en Italie, à Rome, Naples, Sorrente, Ischia et Capri.

En 1865, il voit sa nourrice à Maresche (Nord), puis fait la connaissance de Ferdinand Heilbuth (1826-1889, peintre allemand naturalisé français en 1876, celui-ci passe de la peinture de genre traditionnelle à l'impressionnisme au contact d'Édouard Manet (1832-1883). Ami de Jules Ferry, il possède une collection importante de maîtres impressionnistes et plusieurs aquarelles d'Harpignies).

En 1866, en forêt de Fontainebleau, à Marlotte, il s'installe à l'auberge du Sabot Rouge, et fréquente Henri Murger (1822-1881), célèbre pour le roman et la pièce « Scène de la vie de bohème ». Il est très proche de Français, leur commune bonne humeur fait de leurs parties de campagne à Bougival une fête pour leur entourage.

Il se rend à Moncel-sur-Seille en 1867 avec son épouse puis dans la Nièvre avec ses élèves.

En 1869, Harpignies passe l'été au château de Montais (Allier) dans la famille d'une riche élève, mademoiselle Rongier. En suivant à cheval une partie de chasse en forêt, il s'égare et découvre par hasard à 12 kilomètres de Montais, le village d'Hérisson. Il est émerveillé par la beauté du site. Il y reviendra tous les ans jusqu'en 1878. Il expose à Moulins et à Reims et demande au Louvre des cartes d'entrée pour mademoiselle Rongier, monsieur Lecompte et la marquise de la Roche. (Archives du Louvre)

L'année suivante, Harpignies rend visite à son maître Achard, en Dauphiné, puis regagne Valenciennes -où son père vient de décéder.

En 1871, après l'armistice, Harpignies rentre à Paris, il habite 6, rue Furstenberg. Il séjourne l'été à Hérisson. L'année suivante, il se déplace dans l'Allier, Hérisson, Cosne et Murat. En 1873, il visite la montagne bourbonnaise à Arfeuille.

L'année 1874 le ramène à Nevers, Cosne et Hérisson.

Après son séjour habituel à Hérisson, en 1879, Harpignies se rend à Saint-Fargeau puis à Saint-Privé. Séduit par ce charmant village, il y achète le château de la Trémellerie. Il s'y fixe définitivement et y passe tous les étés jusqu'à sa mort. Il peint un intérieur de forêt : deux troncs de bouleaux illuminent de blanc une dominante de vert et de roux.

Il se rend à Amsterdam, puis à Chartres, en 1884, avant de retrouver Saint-Privé. Il signe un contrat avec les marchands Arnold et Tripp et se rend à Cannes en hiver. Après un séjour à Saint-Privé, il se rend à Gien et retourne à Paris.

A partir de 1885, Harpignies passe régulièrement l'hiver sur la Côte-d'Azur, à Villefranche-sur-Mer, Nice et Beaulieu. Après son retour à Saint-Privé, il visite la Bretagne. En 1887, il reste quelques temps à Briare avant de passer l'hiver sur la Côte-d'Azur. Il peint aux environs de Paris avec Paul Flandrin. Sa vie est faite de voyages, de mondanités, de réceptions. Son charme fait des envieux, ses aventures féminines sont nombreuses.

En 1891, il voyage dans la Sarthe, à Alençon et à Auxerre. En 1893, il se rend à Valenciennes et à Famars, puis à Gien et Bonny-sur-Loire et en septembre à Nantes et Clisson avec son ami Français. En 1900, après Menton, il se rend à Morlaix. En 1901, il séjourne à Oisème.

A partir de 1903, excepté ses séjours dans le sud en hiver, Harpignies ne quitte plus Saint-Privé.

Son art

Pour Harpignies, dans la construction d'un tableau, le dessin est essentiel : « Je disais à mon cours : deux heures à dépenser, une heure trois quarts à dessiner, un quart d'heure pour peindre. » (Gazette des Beaux-Arts)

En 1868, après un été aux environs de Marlotte, dont il connaît les sites qu'il a souvent représentés, il marque ses distances avec le lyrisme de Rousseau et de ses émules avec lesquels il ne semble pas s'être lié. Seuls, Corot et l'Italie, semblent l'avoir marqué à jamais. L'Italie, : « C'est la terre promise du beau. Ah ! Faiseurs de mares à cochons, de canotiers réalistes intransigeants, peindre les bords de Marne, d'Oise et autres sujets rebattus, allez donc voir la vallée Égérie, ou l'Isola Farnèse si peu connues des étrangers, là vous verrez du vrai paysage. » (Journal intime d'Harpignies) Il n'est pas davantage intéressé par les nouvelles théories. Il ignore délibérément en vieillissant les impressionnistes et leurs successeurs. Pourtant, plusieurs critiques le placent avec beaucoup d'éloges parmi les maîtres qui sortent du « déjà-vu ».

Le célèbre critique de la Gazette des Beaux-Arts, Castagnary, écrit en 1868 : « Harpignies conserve son élégance et pour la première fois cette année y joint de la force. Son modelé s'est affermi, la couleur a pris corps et c'est de la bonne et franche lumière qui se joue à travers ces saules et noyers si heureusement enlevés sur le ciel. » Ce tableau, acquis par l'empereur, ira rejoindre le musée de Lille.

Harpignies organise une vente à l'hôtel Drouot de 34 tableaux et 50 aquarelles. Le total des enchères est très élevé, bien supérieur au prix

que les marchands lui en offraient. Harpignies critique ouvertement l'art qui se dégage du Salon. Dans une lettre à Hector Louis Allemand (1809-1886, ce paysagiste, influencé par Ruysdael, Hobbema et plus directement par Théodore Rousseau, apprécie les effets dramatiques et donne de l'importance au ciel généralement lourd et chargé d'orage), Harpignies écrit : « A l'heure qu'il est, le paysage est en pleine décadence, les belles traditions s'en vont peu à peu. Vous seriez peiné de voir sur quelle pente fâcheuse le paysage marche, et l'art en général. Plus rien d'élevé, Rousseau est bien loin avec ses belles pages, Corot, Diaz, Daubigny, on a oublié tout cela. »



Château de Beauvoir
Aquarelle, 26,5 x 42 cm

Maître ès-arbres, Harpignies est nommé un peu pompeusement par Anatole France, le Michel-Ange des arbres. Il insiste sur le dessin et la forme. Interrogé sur la couleur, il répond : « La forme d'abord, la couleur après ». A partir de 1884, il affectionne les effets de nuit. La critique est élogieuse : le « Lever de lune » est du plus doux aspect, avec son eau transparente sous la lumière discrète de l'astre de nuit

En 1886, il retrouve son ami Français à Beaulieu. Ils décident de peindre le même sujet et s'installent sur le littoral du Cap Ferrat, sur le sentier qui relie le port de Saint-Jean-Ferrat à la basse corniche. Excepté le groupe de trois gamins et de deux chèvres présents sur le tableau de

Français, le sujet et la composition sont identiques. La ressemblance des deux œuvres est saisissante. Le tableau de Français ira à Dijon, celui d'Harpignies au musée de Montréal.

Harpignies peint toute la matinée, l'après-midi est généralement réservé aux visites. Il adore la compagnie, une véritable cour l'entoure. De nombreux peintres recherchent sa présence, dont l'autre vétéran résidant à Nice, Félix Ziem (1821-1911). Cet important maître du XIXe siècle s'est spécialisé dans les vues de Venise, du Bosphore et des sujets orientalistes. Dans une sorte de défi amical, les deux patriarches (ils seront nonagénaires l'un et l'autre) décident de se retrouver chaque année pour jauger de leur bonne santé.

Emmanuel Lansyer (1835-1893), peintre naturaliste, à qui la ville de Loches a dédié un musée, lui adresse ces vers : « Ami, bien des printemps ont reverdi les hêtres, depuis qu'au frais vallon sous le tendre arbrisseau, j'ai reçu tes conseils au bruit du clair ruisseau, mais les ans t'ont laissé le plus jeune des maîtres. »

Gustave Geoffroy, critique dans *La Vie Artistique*, écrit au sujet du Teverone : « J'ai noté pour sa beauté poétique, sa volonté de vérité, ou pour son désir de fixer le charme du réel. »

Gustave Geoffroy, après le Salon de 1900, écrit : « Monsieur Harpignies aime les lumières grises sur les verdurees ».

Harpignies s'éteint le 28 août 1816, à plus de 97 ans. Il est enterré le 31 août au cimetière de Saint-Privé. La population le pleure en ami vénéré auquel elle s'était attachée.

Compte-tenu de sa longévité, il est difficile d'avoir une vue complète de l'ensemble de son travail ; à ma connaissance, son œuvre n'a pas été étudiée dans sa totalité. Il fut un grand paysagiste, voyageur infatigable, toujours à la recherche de nouveaux lieux, de nouvelles lumières et avec le souvenir des « vues italiennes ». Il a trouvé son expression en utilisant des tons assourdis dans l'esprit de Corot, son modèle. Personnage hors du commun, il fut également un remarquable pédagogue, laissant un souvenir inoubliable à ses nombreux élèves.

Son travail a séduit ses contemporains et bien qu'il soit reconnu comme un maître du paysage, il n'est malheureusement pas toujours apprécié à sa juste valeur. Sa volonté d'indépendance, son refus d'intégrer une école et d'évoluer vers la modernité l'ont certainement pénalisé.

La France n'est pas le seul pays à posséder ses œuvres. Des musées et des particuliers américains, anglais, japonais, égyptiens et du nord de l'Europe en sont également détenteurs.

Jean-Pierre Reynord

Un portrait de Jean Stoetzel

par Michel Gouy

A la fin du mois de février 1987, a lieu au cimetière de Saint-Aubin-sur-Yonne l'inhumation de Monsieur Stoetzel .

Des messieurs sont venus de la ville, ils parlent anglais, avec un accent. Ce sont des membres de l'ambassade américaine. Il s'agit « *d'un enterrement civil* » (en fait ; une cérémonie religieuse avait eu lieu à Paris). Une brillante homélie est prononcée par Monseigneur Millet, aumônier du Collège Stanislas , frère de Mademoiselle Millet professeur de lettres à l'école Saint- Jacques.

Monsieur Baussart , actuel maire de Saint-Aubin se rappelle : âgé d'une douzaine d'années, pendant les vacances scolaires il jouait avec Tony Stoetzel le fils. Il rapporte le souvenir d'un homme plutôt distant, voire hautain Il avait aménagé une grange en bureau, à l'écart de la maison. Les enfants de Saint-Aubin le croisait lorsqu'il regagnait la demeure d'habitation.

Ses neveux de Cézy, Jean Tissier et Annie Renard font un portrait plus amène : homme bon, plein d'humour. Un jour, Jean Stoetzel part aux champignons, coiffé d'un casque colonial. Nous rapportons plus loin son témoignage.

Qui était donc Jean Stoetzel ?

Une « peinture »

Jean Stoetzel , un des fondateur des sciences sociales.

Il forme de très nombreux étudiants en « *citoyens du monde sillonnant la planète* » comme il se définissait lui-même ; en France, en Europe de l'est et de l'ouest, aux États-Unis, en Afrique (au Sénégal), en Asie (Japon), en Amérique Latine.

Pour Stoetzel, « la finalité des sciences sociales, leur rôle, est principalement de chercher à substituer la réalité telle qu'elle est, aux distorsions que la mémoire et la perception collectives lui imposent de façon naturelle. »

Cette démarche constitue une critique des idées reçues.

« L'opinion publique, le sens commun commet trois erreurs principales : confondre avec l'opinion des hommes d'influence, ne pas voir qu'elle est un agrégat d'opinions individuelles, l'identifier avec l'opinion des médias. La toute-puissance des médias doit être tenue pour un mythe qui a la vie dure. »

« L'individu rencontre toujours une opinion préconstituée, produit de déterminismes sociaux qui l'incite au consensus, voire une obligation peu compatible avec le fait que l'opinion ne garde sa valeur que si elle est perçue comme libre. Les phénomènes d'opinion constituent un site privilégié pour mieux saisir le conflit entre la liberté humaine et les déterminismes sociaux. »

De même, l'interprétation des sondages requiert prudence et attention des hommes de science dans l'énoncé des conclusions des études et des sondages, en évitant celle des idéologues.

Épistémologie

Les sondages sont « la pire et la meilleure des choses », critique que Stoetzel avait lui-même proféré.

L'aspect performatif des sondages et analyses constitueraient une sorte de prophétie auto-réalisatrice. On les accuse de fabriquer l'opinion. Il y a une contradiction dans ce jugement : « Si les sondages fabriquent les résultats, on comprend mal qu'ils puissent se tromper, et s'ils se trompent, c'est qu'ils ne les fabriquent pas ». (de Benoît)

La fabrication d'un échantillon représentatif appartient à la méthode scientifique, nécessite rigueur et objectivité.

On retrouve les caractères de « scientificité » ainsi qu'ils ont été définis par K.-R. Popper sous le concept de « falsifiabilité »

On ne sait pas qui s'opposa à son admission au Collège de France. « Il n'a pas été élu ». Est-ce son américanophilie et son admiration pour les universités américaines « opulentes » face à « nos pauvres universités » ? L'introduction des sondages (« L'Empire des sondages ») est-elle une pratique suspecte au sein des « sciences molles » ?

Il faut dire que règne à cette époque un certain antiaméricanisme. Lyssenko fait commerce.

On se demande si mai 68 n'a pas eu raison de Jean Stoetzel qui n'était cependant pas un mandarin, mais il n'était pas dans la mouvance .

Peut- on énoncer que Stoetzel a réussi à faire le lien entre science et humanisme ? Il ne semble pas avoir fait école. Pour nous béotien , c'était une « peinture »: Mais aussi « un grand homme de ce temps » pour un de ses pairs

Mais ce qui devrait nous dire qui était Jean Stoetzel, c'est le papier de Jean Tissier son neveu. Merci Jean, merci Annie pour nous avoir confié une documentation inédite sur le grand savant.

Témoignages de Jean Tissier et Annie Renard neveux de Jean Stoetzel

Jean Stoetzel a été mobilisé en 1940 et s'est retrouvé dans la poche de Dunkerque. Il disait « le seul être vivant que j'ai tué, c'était un chien » Prisonnier, il donnait de ses nouvelles par l'intermédiaire d'annonces dans le « Petit Journal »

Dans la vie courante, il était connu pour ses réparties .Ainsi, têtu, cabochard, sûr de lui, un jour il se trouve au milieu du pont de Cézy. A l'époque, à l'entrée du pont de Cézy, rive gauche, dans une petite maison, était logée la mère Brindeau qui réglait les passages alternatifs. Bloqué au milieu du pont par un véhicule de sens inverse dont le conducteur lance « je ne reculerai pas devant un imbécile », « moi, si ! » répliqua l'oncle Jean. Conducteur tardif, conducteur d'une dauphine, il se retrouve une autre fois immobilisé au milieu d'un marché, montrant son impatience, il lance « poujadiste !».

A Saint-Aubin, il était considéré comme un grand travailleur, longtemps enfermé dans le bureau qu'il avait aménagé dans une grange , où trônait un grand portrait de Montaigne. Érudit, si on commençait une poésie, il continuait le poème. « Conférençant » sur tout, comme dans l'ouvrage de Pierre Bayard : « Comment parler des livres qu'on n'a pas lus ». (Ed.de Minuit, 2007) Il usait systématiquement de la contradiction, qu'il voyait comme une méthode pédagogique pour étayer sa démonstration, à la manière du questionnement socratique. (maïeutique)

Il usait d'allégorie , ainsi il reprend l'anecdote de l'entretien de Lafitte avec Rothschild, qu'il inverse. Lors d'un cours sur le processus de recrutement il recourt à un procédé de rhétorique, la parabole. A un postulant qui se baisse pour ramasser

une épingle, le chef d'entreprise objecte : « Ici, nous n'avons pas besoin de quelqu'un qui fait des économies de bout de chandelles ».

Il était exempt de toute vanité.

Son esprit de contradiction se retrouvait, dans les actes de la vie courante. Ainsi, perdu en forêt, si quelqu'un optait pour une direction, il allait jusqu'à proposer une autre direction. Original, on le voyait partir aux champignons coiffé d'un casque colonial.

Son travail l'amenait à voyager, souvent en avion. Il allait assez régulièrement en Russie.

Lors d'un accident d'avion à Orly, il avait été sollicité pour reconnaître le corps d'un de ses collègues étranger. Son fils Tony avait été élève dans l'école de Madame Marceau. Le parrain de Tony était Paoletti, qui avait un poste de directeur au CNRS. Très jeune Tony faisait des séjours linguistiques en Angleterre, chez Turkey, collègue de Stoetzel. Un drame avait définitivement marqué le grand homme. Son fils Tony, polytechnicien se tua en pilotant son avion près de Sancerre. Stoetzel avait émis quelques doutes sur les conclusions de la commission d'enquête.

Stoetzel avait été sollicité pour un ministère par le Général De Gaulle, puis par Chaban-Delmas.

Jean Stoetzel est décédé à l'hôpital Tenon. A ses obsèques religieuses à Notre-Dame-des-Champs, avait été déléguée Madame Alliot-Marie ministre de la Défense..

Pour l'inhumation de Stoetzel à Saint-Aubin, Jean se souvient qu'il y avait beaucoup de monde et qu'un repas de famille d'une quinzaine de personnes avait eu lieu à l'Escargot de Bourgogne.

Jean et Annie ont un souvenir ému de leur oncle Jean.

LES COMTES DE JOIGNY DE LA PREMIÈRE RACE

par Dominique GINDRE

Nous ne connaissons pas la date de création du comté de Joigny. Il est né du démembrement du comté de Sens, pendant le règne de Renard II dernier comte de Sens, c'est à dire entre 1012 et 1055. Si Geoffroy, époux d'Alix de Sens, a bien été le premier comte de Joigny, ce que nous pensons, le comté de Joigny est apparu avant 1043. Il n'est pas impossible que le roi de France Robert II ait nommé Geoffroy en tant que premier comte de Joigny, lors du concile d'Hery en 1024, en pacifiant la région de Sens, de Troyes et du Gâtinais.

SUCCESSION DU COMTE DE JOIGNY DEPUIS SA CRÉATION JUSQU'À LA FIN DU XII^e SIÈCLE

Geoffroy I^{er}, dont nous venons de parler, époux d'Alix, fille ou sœur de Fromond II comte de Sens, a eu vraisemblablement deux fils régnant successivement sur le comté de Joigny, Geoffroy II (attesté par Ambroise Challe) puis Renard I^{er}, décédé après 1055 et époux en premières noces d'Adélaïde fille de Nocher II comte de Bar sur Aube.

Renard I^{er} semble avoir eu pour fils Geoffroy III, décédé vers 1082 et époux d'Helvide de Courtenay (attestée par Marthe Vanneroy). Helvide est la fille unique du premier mariage de Jocelin seigneur de Courtenay avec Hildegarde de Gâtinais. Elle est la demi-sœur de Hodierne fille du deuxième mariage de Jocelin avec Elisabeth de Montlhéry et femme de Geoffroy II seigneur de Joinville. Hodierne est bien issue du second mariage de Jocelin car elle tient son prénom de sa grand-mère maternelle Hodierne de Gometz. Le prénom d'Helvide se retrouve dans la descendance de Geoffroy III. Helvide apporte en dot la seigneurie du Haut-Châteaurenard. La seigneurie de Châteaurenard avait été séparée en deux parts au décès de Jocelin. L'autre partie, la seigneurie du

Bas-Châteaurenard était la possession de Miles seigneur de Courtenay, demi-frère d'Helvide.



Le tombeau d'Adélaïde (Alix, ou Aelis), comtesse de Joigny (église Saint-Jean, à Joigny)

Geoffroy III aurait eu deux fils qui se sont succédés à la tête du comté, Guy Ier et Renard II. Guy Ier est attesté avec son frère par Louis Davier, non en tant que fils de Jocelin mais petit-fils par sa mère. Renard II a épousé Wandemode fille d'Humbert II sire de Beaujeu et de Wandemode de Chalon. Il participe à la première croisade et meurt vers 1100.

A la génération suivante, il existe encore bien des points à éclaircir suite à des confusions chez les historiens des 19ème et 20ème siècles, concernant les mariages des deux fils de Renard II. Guy II (Ier si l'on ne tient pas compte du Guy Ier mentionné plus haut) aurait épousé Adélaïde fille d'Étienne comte de Blois et d'Adèle de Normandie et est décédé en 1150 au retour de la deuxième croisade. Il est attesté par Ambroise Challe, Louis Davier et Ernest Petit. Son frère cadet Renard (III ?) aurait épousé Comtesse (prénom et non titre) de La Ferté-Gaucher et serait mort avant 1148. Certains

auteurs donnent Adélaïde de Blois puis Comtesse de La Ferté-Gaucher pour femmes de Renard. Si les dates de décès sont bien celles annoncées ci-dessus, Renard n'a pas été comte de Joigny mais seulement seigneur du Haut-Chateaurenard, car sa veuve Comtesse est douairière du Haut-Chateaurenard.

Renard III (ou IV), à la génération suivante, est fils de Guy II (ou Ier) ou de Renard (III). Il est décédé avant 1177 et a épousé Adélaïde fille de Guillaume III comte de Nevers et de Ide de Carinthie. Adélaïde apporte en dot la seigneurie de Coulanges-la-Vineuse qui restera pendant plusieurs générations la propriété des comtes de Joigny. Sa tombe est toujours visible dans l'église Saint-Jean de Joigny (voir la photo). Renard et Adélaïde ont eu pour fils Guillaume Ier comte de Joigny et Gaucher Ier seigneur du Haut-Châteaurenard (les deux fils sont représentés avec leurs deux sœurs sur la face avant du tombeau de leur mère).

SUCCESSION DU COMTE DE JOIGNY DU DÉBUT DU XIII^{ème} SIÈCLE JUSQU'À LA FIN DE LA PREMIÈRE RACE

A partir de 1200, la généalogie des comtes est beaucoup mieux assurée. Guillaume Ier participe en 1190 à la troisième croisade. En 1208, il se rend à la croisade contre les Albigeois. Il convole deux fois, avec Adélaïde fille de Pierre Ier de France et d'Élisabeth dame de Courtenay puis avec Béatrice dont on ne connaît pas la famille. Il aura un fils de chaque mariage qui deviendra comte de Joigny. Du premier mariage est issu Pierre Ier et du second mariage est issu Guillaume II. Il décède en 1221.

Pierre Ier épouse une Élisabeth et décède en 1222. Son frère Guillaume II lui succède, participe en 1239 à la sixième croisade et meurt vers 1240. Il avait épousé Élisabeth fille de Miles IV sire de Noyers et d'Agnès de Brienne.

Guillaume III fils du précédent se rend comme ses prédécesseurs à la septième croisade en 1248 et revient sur ses terres. Il meurt avant 1271. Il a deux unions, avec Agnès fille de Simon II seigneur de Châteauvillain et d'Alix de Pleurs puis avec Isabelle fille de Guillaume II de Mello seigneur de Saint-Maurice-Thizouaille. Du premier mariage, il a Jean Ier son successeur et une

filles Jeanne que nous retrouverons plus tard. Du second mariage, il a Guillaume IV seigneur de Coulanges-la-Vineuse.

Jean Ier épouse Marie fille de Beraud VIII seigneur de de Mercœur et de Béatrice de Bourbon. Il se rend en Italie avec le roi de France pour venger l'affront des Vêpres Siciliennes et décède en 1283 à Urbino. Il a notamment un fils Jean II qui sera son successeur et une fille Isabelle qui épouse le prince de Norvège Haakon, futur roi Haakon V. Isabelle ne sera pas reine de Norvège étant décédée avant que son mari monte sur le trône.

Jean II épouse Agnès fille d'Hugues comte de Brienne et d'Isabelle de La Roche sur l'Ognon et meurt en 1324. Ils ont une fille Jeanne.

Jeanne épouse Charles fils de Charles Ier comte de Valois et de Marguerite d'Anjou. Elle fonde l'hôpital de Joigny et meurt en 1336.

La succession du comté est dévolue à son cousin (oncle à la mode de Bretagne), Simon fils de Guillaume de Sainte-Croix et de Jeanne de Joigny, fille du comte Guillaume III et d'Agnès de Châteauvillain. En 1338, Simon vend le comté à Jean fils de Miles VII sire de Noyers et de Jeanne de Montfaucon. Ce Jean de Noyers devient le comte Jean III de Joigny.

Dominique Gindre

SOURCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Histoire de la ville et du comté de Joigny. E.L.Davier 1723. Publ. 1913
- Notice sur les comtes de Joigny. Ab.Carlier 1862
- Histoire de Châteaurenard. M.Petit 1864
- Courtenay et ses anciens seigneurs. A.Berton 1877
- Histoire de la ville et du comté de Joigny. A.Challe 1882
- Histoire des ducs de Bourgogne. E.Petit 1885/1905
- Autour du comté de Joigny. Colloque de Joigny 1990
- Les comtes palatins de Bourgogne. T.Le Hôte 1995
- Découvrir Joigny. ACEJ 1995
- Joigny au cœur de l'Yonne. E.Robineau et M.Boissy 2002
- Montréal à sire de Chastellux. P.de Chastellux 2013
- Comtes de Joigny. Wikipédia (Internet)
- Famille de Joigny. de Carné (Internet)
- Famille de Joigny. Man8rove (Internet)
- Famille de Joigny. Geni (Internet)